

30 *quits*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

D'Abo, Christine
[30 nights. Français]

30 nuits

Traduction de: 30 nights.

ISBN 978-2-89585-912-3

I. Valentin, Laure. II. Titre. III. Titre: 30 nights.

Français. IV. Titre: Trente nuits.

PS3604.A26T44214 2017 813'.6 C2017-941170-5

Copyright © 2016 by Christine d'Abo
© 2017 Les Éditeurs réunis pour la traduction française

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE
prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal: 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

CHRISTINE D'ABO

30 nuits

Traduit de l'anglais (américain) par Laure Valentin



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Première partie

Une découverte intéressante

I

— Tu es la pire froussarde du monde.

Oui, c'était moi, Glenna Marie O'Donald, brillante assistante de recherche et froussarde confirmée dès qu'il s'agissait de séduire.

Jasmine, ma meilleure amie depuis ma première année d'université, se laissa tomber sur la chaise en face de moi, à notre table du réfectoire. Ses commentaires ne me gênaient pas, après tout, elle avait raison. Mon expérience avec les hommes était tout au plus hésitante. Je les appréciais et ils semblaient m'apprécier pendant quelque temps. Ensuite, la situation se dégradait inévitablement quand je commençais à privilégier mon travail au détriment des sorties.

Ton patron profite de toi.

Tu travailles beaucoup trop.

Pourquoi passes-tu plus de temps à la fac qu'avec moi ?

Ça craint. Je me tire.

Honnêtement, quand on se brûle les ailes plusieurs fois à cause de la même chose, on a tendance à reculer. Je n'avais pas *besoin* d'un homme dans ma vie. Jasmine ne me croyait jamais quand je lui disais que j'étais satisfaite toute seule. Elle ricanait, levait les yeux au ciel et balayait ma remarque sans lui accorder la moindre attention.

C'était agaçant.

Je n'avais *pas* besoin d'homme.

Même si, parfois, j'avais envie de quelqu'un de spécial dans ma vie. Occasionnellement. De temps en temps.

— Je te le dis, le barbecue du personnel est l'endroit idéal pour que tu ailles lui parler.

Elle ouvrit sa boîte du déjeuner et l'odeur de riz au *kimchi* envahit la pièce.

Le «lui» auquel elle faisait allusion était le professeur Eric Morris. Grand, avec les cheveux foncés et un corps athlétique, le professeur de sociologie avait une voix capable de faire fondre les cœurs et palpiter les petites culottes avec un simple «bonjour». Le professeur Eric Morris avait d'ailleurs plus d'étudiantes dans sa classe que n'importe qui d'autre sur tout le campus. Cet homme souriait rarement, mais quand il vous regardait, non seulement il vous voyait, mais il embrassait aussi les moindres pensées et sentiments qui vous passaient par la tête. Il figurait dans un grand nombre de mes fantasmes nocturnes, bien plus que je ne pourrais l'avouer sans passer pour une folle, une psychopathe obsédée.

Il enseignait à la fac depuis plus d'une année, mais j'avais à peine réussi à lui adresser deux mots, car, comme l'avait si justement souligné Jasmine, j'étais une froussarde patentée.

— Je t'aime comme une sœur, Jaz. Mais il est hors de question que j'aille lui parler. Jamais.

C'était le vendredi précédant le week-end de la fête du Travail, le dernier jour avant le début de l'année scolaire. La majeure partie des professeurs de l'université étaient partis pour profiter des courtes vacances, jouer au golf, lire ou s'adonner à leurs passions, quelles qu'elles soient. J'adorais travailler à cette période de l'année. L'établissement était

calme. Cela me donnait l'impression que le monde avait pris une profonde inspiration et s'apprêtait à expirer. Une pause collective avant le chaos.

Cette année allait s'avérer particulièrement plaisante. Le professeur Mickelson, mon patron, était déjà absent depuis trois mois pour son semestre de congé sabbatique. Il me restait encore quatre mois de tranquillité, pendant lesquels nous ne communiquerions que par messagerie électronique. Le paradis !

— Tu es folle ? fit Jasmine en me lançant sa serviette. C'est le moment idéal pour ça. Il sera là. Tu seras là. Mais *pas* ton taré de patron, lui. Tu pourras même te détendre et t'amuser pour une fois.

C'était ma meilleure amie du monde entier, mais parfois Jasmine me fichait la trouille. Je baissai les yeux sur mes mains et triturai la peau sèche autour de mon ongle.

— Je ne peux pas.

— Que pourrait-il se passer, dans le pire des cas ? Il te dira non. Au moins, tu auras une réponse et tu pourras passer à quelqu'un d'autre.

Un étudiant de dernière année choisit ce moment pour entrer dans la cuisine de la salle de repos. Il se dirigea tout droit vers la machine à café sans même nous regarder. Je me penchai en avant pour réduire la distance qui me séparait de Jasmine.

— Je suis heureuse avec mes fantasmes, merci bien.

— Je n'en doute pas. Je parie que tu rêves de lui grimper dessus et de le lécher partout.

L'étudiant nous regarda en écarquillant les yeux avant de se retourner précipitamment. J'avais l'impression qu'il nous

écoutait encore, sans doute pour glaner quelques rumeurs croustillantes à raconter au foyer étudiant. Super, comme si j'avais besoin de ce genre d'attention.

J'inclinai la tête en direction de notre ami.

— Tu pourrais parler à voix basse ?

— Pas si tu refuses d'écouter mes conseils.

Elle se carra dans sa chaise et croisa les bras, les yeux rivés aux miens.

— Tu dois tenter quelque chose avant que quelqu'un d'autre te le pique.

À présent, l'étudiant ne faisait même plus semblant de ne pas écouter. Jasmine avait dû s'en rendre compte, elle aussi, car elle se retourna aussitôt pour lui lancer un regard noir.

— Tu n'as rien d'autre à faire, Stuart ? Tes travaux dirigés, par exemple ?

— Ah, oui. Bien sûr.

Pendant un moment, je crus que ses yeux allaient sortir de leurs orbites.

— Alors, bouge-toi les fesses.

Jasmine désignait la porte en plissant les paupières.

Je n'avais encore jamais vu quelqu'un détalier aussi vite de toute ma vie.

Quand elle reporta à nouveau son regard sur moi, je compris qu'elle n'avait pas l'intention de m'épargner.

— Glenna, je sais que tu ne me crois pas, mais c'est la vérité. Tu n'es pas faite pour être toute seule. Eric et toi, vous

iriez très bien ensemble. Il est sérieux, tu es sérieuse. Et pense au sexe avec ce type-là. Seigneur, si je n'étais pas gaie, même moi je serais tentée d'aller faire un tour avec lui.

Voilà une image mentale dont je n'avais absolument pas envie – ma meilleure amie et le mec de mes fantasmes.

— Je te déteste.

Sortant mon sandwich au thon de sa boîte, j'y mordis à pleines dents.

— Il ne sait même pas que j'existe. Ce n'est pas en le saluant au barbecue que je l'attirerai dans mon lit.

— Tu ne peux tout de même pas t'attendre à ce qu'il couche avec toi si vous n'avez même pas eu la plus petite conversation.

Elle prit une grande bouchée de *kimchi* avant d'agiter sa fourchette.

— Tu pourrais peut-être te saouler et lui mettre la main aux fesses. Ensuite, tu serais obligée de t'excuser, et de ramper un peu, pourquoi pas. « Oh, je vous en prie, Eric, comment puis-je me rattraper ? »

Elle battit des cils, puis éclata de rire.

— Tu devrais voir ta tête.

— Tu es une enfoirée. Pourquoi sommes-nous amies déjà ?

— Parce que je t'ai appris à boire une bière cul sec en perçant la cannette dès notre première semaine de fac.

— Mais c'était après que je te sauve la vie pour ce devoir.

Jasmine connaissait très bien le fonctionnement de mon cerveau. Il suffisait qu'on me mette une idée en tête pour

que je ne puisse m'empêcher d'imaginer comment les choses pourraient se dérouler, jusqu'à leur conclusion naturelle. Dans ma tête, je me voyais déjà à la fête. Eric passerait devant moi pour rejoindre le buffet. Je me heurterais *accidentellement* à lui et le regarderais dans les yeux, feignant la surprise. Je pourrais même me renverser un verre sur la chemise. Il croirait que c'est de sa faute et m'aiderait à me nettoyer.

Je suis désolé, Glenna. Comment puis-je me rattraper ?

Oh, ce n'est rien. C'était un accident.

Je ne peux pas rester sans rien faire alors que je vous ai causé du tort. Laissez-moi au moins vous donner une chemise propre.

Je rougirais, évidemment, comme n'importe quelle personne à ma place. *Merci.*

Pourquoi ne pas prendre la mienne ? Il parlerait avec ce grondement sourd dans la voix qui parvenait toujours à m'exciter. Ses yeux seraient braqués sur moi quand il déboutonnerait lentement sa chemise.

Waouh, Eric. Votre torse est si ferme.

Aimeriez-vous voir le reste ?

Et bam, du sexe à grimper aux rideaux !

Si seulement.

Je me raclai la gorge avant de mordre à nouveau dans mon sandwich.

— Je ne pense pas qu'Eric apprécie qui que ce soit. Ou s'envoie en l'air, d'ailleurs. Non, il est toujours tout seul.

— Chérie, j'ai vu cet homme. Il s'envoie en l'air. Tant qu'il veut, avec qui il veut. Je n'arrête pas de te dire qu'il te suffit d'aller le draguer.

— Il ne sait même pas qui je suis, répétais-je.

Et je n'étais qu'une collègue. Cela allait à l'encontre de tellement de points sur ma liste d'interdits que je ne pouvais le concevoir.

— La faute à qui? Pas la sienne, en tout cas. Si tu veux quelqu'un, alors tu dois faire quelque chose. La vie ne récompense pas les timorés.

— Parfois, si.

— Tu ne crois même pas ce que tu viens de dire.

J'avais horreur qu'elle ait raison.

— Peut-être.

— Tu es une assistante de recherche qui vit dans le monde des études et des observations. Parle-lui, bon sang, j'étais sérieuse en te disant de lui mettre la main aux fesses. Je suis sûre que tu pourrais même en faire un projet de terrain très intéressant.

— Seigneur, ce que tu peux être puérile par moments. Je n'ai pas besoin d'un homme pour me combler alors que j'ai un vibromasseur en parfait état de marche à la maison pour m'aider à...

— Chérie, tu ne fais que te masturber.

— ... vivre mes fantasmes. Je craindrais que le monde réel ne soit pas à la hauteur de l'Eric imaginaire que mon esprit a créé.

Ce fut à ce moment que ma peau se mit à picoter. Nous étions toujours seules dans la cuisine, mais j'aurais juré qu'il y avait quelqu'un d'autre. C'était sans doute Stuart, planté

devant la porte, qui tentait d'obtenir encore quelques ragots. Eh bien, pas de chance pour lui, j'en avais assez de me faire malmener par Jasmine.

— Je ne vais pas tarder. Le professeur Mickelson m'a laissé tout un tas de bouquins à parcourir et à lui résumer. Il va me persécuter par messagerie si je ne termine pas au plus vite.

Heureusement, elle soupira. Elle avait fini de me remonter les bretelles.

— Quand revient ce vieux bouc déjà ?

— Il est absent pour tout le semestre, mais il a menacé de rentrer à la fin du mois d'octobre pour une petite vérification. Ensuite, je suis certaine qu'il m'ensevelira sous une nouvelle tonne de projets avant le début du prochain semestre.

— Moi aussi, je ferais mieux d'y aller. J'ai une réunion à treize heures trente. Apparemment, les profs d'informatique veulent à nouveau lancer une étude sur l'apprentissage en ligne. Je dois dénicher de vieilles études pour leur éviter de plancher sur une thèse déjà existante.

— Pouah.

Le raclement de nos chaises lorsque nous nous levâmes résonna dans la salle. Après avoir ramassé mes restes pour les emporter jusqu'à la poubelle, je me retrouvai nez à nez avec l'objet de mon désir.

Le professeur Eric Morris était debout dans l'encadrement de la porte, une tasse de café à la main. Et encore, dire qu'il était debout ne lui rendait pas justice. On aurait plutôt dit qu'il *se dressait*. Sans doute mesurait-il un mètre quatre-vingt-cinq, mais étant donné que je ne dépassais pas le mètre soixante, la différence était énorme de mon point de vue. Cela dit, me retrouver à hauteur de son torse n'était pas si

désagréable. Sa chemise lui allait à la perfection, mais elle ne parvenait pas à masquer sa musculature. Comme d'habitude, je prêtais plus attention à ses pectoraux – étaient-ils aussi fermes qu'ils en avaient l'air ? – qu'à son visage. C'est la raison pour laquelle je ne remarquai pas immédiatement son regard posé sur moi. Et pourtant, il me fixait attentivement.

Et voilà que le rouge me monte aux joues.

— Euh, bonjour, professeur Morris.

Youhou, victoire ! Je lui avais enfin adressé la parole.

— Glenna.

Seigneur, cette voix ! Elle était beaucoup plus grave que n'importe quelle autre voix masculine de ma connaissance et s'infiltrait directement dans mon corps quand il parlait. Une simple intonation pouvait-elle être aphrodisiaque ? Si tel était le cas, alors j'aurais sans doute un orgasme rien qu'en l'écoutant lire l'annuaire du téléphone.

Jasmine s'éclaircit la voix et je me rendis compte que nous nous dévisagions depuis trop longtemps. Je baissai les yeux sur les emballages dans ma main et me tournai vers la poubelle, située juste derrière lui.

— Euh, excusez-moi. Je dois...

Je m'attendais à ce qu'il s'écarte pour me laisser passer. Au lieu de ça, il resta campé sur ses jambes, me forçant à le contourner maladroitement. Je gardai les lèvres pincées pendant la manœuvre pour qu'il ne sente pas mon haleine au thon. En passant près de lui, j'eus droit à une bouffée de son après-rasage. C'était un parfum que je ne connaissais pas, mais il sentait incroyablement bon et, chaque fois que je me trouvais près de lui, j'étais toute tremblante. Quand

j'entrais dans une pièce, je savais s'il y avait été avant moi, car mon nez ne manquait jamais de percevoir les effluves de son parfum qui s'attardaient dans l'air.

Ce ne fut qu'après avoir enfin jeté mes déchets à la poubelle que je vis Eric se diriger vers la machine à café. Comme je ne faisais pas partie de ses collègues les plus proches, et que je n'avais encore jamais travaillé sur l'un de ses projets depuis son arrivée à l'université, je n'avais pas grand-chose à lui dire. De toute façon, ce n'était pas facile d'entamer la conversation alors qu'il nous tournait le dos. Je rejoignis la table pour récupérer mes affaires.

— Je dois y aller, j'ai du papier à prendre pour ma nouvelle imprimante, déclarai-je.

— *Cool.*

De toute évidence, Jasmine se retenait de rire.

— Tu veux prendre un café avant de partir ? On dirait que tu en as bien besoin.

Je vais la tuer.

— Non, c'est bon pour le moment.

Juste avant de m'accompagner hors de la cuisine, Jasmine lança :

— Passez une bonne journée, professeur Morris.

— Vous aussi, mademoiselle Houg. Glenna.

Oui, elle allait mourir dans d'atroces souffrances.

Je parvins à garder la bouche fermée jusqu'à ce qu'il ne puisse plus nous entendre et lâchai :

— Je te déteste.

— Tu plaisantes ? Pendant une seconde, j'ai cru qu'il allait te jeter sur la table et te baiser juste devant moi.

— Tu es défoncée ou quoi ? Il ne me connaît pas.

— Ne sois pas si mélodramatique. Il connaissait ton prénom, ce qui veut dire qu'il sait très bien qui tu es. Et tu n'as pas vu son visage comme moi je l'ai vu. Non seulement ce garçon sait que tu existes, mais il est intéressé.

— Si tu le dis.

Elle essayait juste de me motiver. Il était impossible qu'il soit intéressé.

Alors que nous nous apprêtions à tourner au bout du couloir, je jetai un œil derrière moi en direction de la cuisine. Eric était debout, sa tasse de café à la main, et il me regardait.

Pas intéressé, vraiment ?

Jusqu'à ce jour, je n'aurais même pas cru qu'il connaissait mon prénom.

Nous avions presque atteint notre bureau quand j'entendis mon téléphone sonner. J'avais raté quatre appels de ma mère.

— Merde.

— Qu'y a-t-il ? fit Jasmine en se tournant vers moi.

— Je ne sais pas. Une seconde. Salut, maman. Désolée, j'étais en train de déjeuner.

— Glenna, ma chérie.

Aussitôt, je me rendis compte qu'elle avait pleuré.

— Que se passe-t-il ? C'est papa ?

— Non, ton père va bien. C'est mémé Glenna.

Je fermai les yeux et sentis le sang quitter mon visage.

— Oh, non.

— Elle est à l'hôpital, mais les médecins ne sont pas sûrs qu'elle réussisse à passer la nuit. Peux-tu venir ?

— Où êtes-vous ?

— Ils l'ont emmenée à Saint-Joseph.

— J'arrive tout de suite.

Jasmine était déjà devant moi quand je raccrochai.

— Chérie, qu'y a-t-il ?

— C'est mon arrière-grand-mère. Elle est mourante.